

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue de création et de recherches littéraires

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET

SOMMAIRE

- CLAUDE HAEFFELY . . . Des nus et des pierres
- ALAIN HORIC En haute tendresse
- ALAIN HORIC Eveil
- ANDRÉE MAILLET Récit à la première
personne du singulier
- WILLIE CHEVALIER Un genre littéraire
en danger
- JEAN-PAUL FILION Deux chansons
- GILLES DEROME Le Séparatiste

BEAUCHEMIN

éditeur et libraire

UN. 1-1431
251 est, rue Vitré,
Montréal

BURTON

libraire

UN. 6-8771
1004 ouest, rue Sainte-Catherine,
Montréal

DÉOM

éditeur et libraire

VI. 5-2320
1247, rue Saint-Denis,
Montréal

La Librairie Dussault Ltée

LA. 6-3795
6315, rue Lafontaine,
Montréal

FLAMMARION

éditeur et libraire

UN. 6-6381
1243, Université,
Montréal

FOMAC LIMITÉE

représentation et diffusion
de langue française

UN. 6-7764
1029, Côte du Beaver Hall,
Montréal

P.-A. MÉNARD

libraire

861-5621
222 est, rue Sainte-Catherine,
Montréal

La Librairie Universelle Inc.

UN. 6-7764
5165, Côte-des-Neiges,
Montréal

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE TRIMESTRIELLE

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET

CONSEILLER LITTÉRAIRE : L. HAMLYN HOBDEN

28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, Canada

SOMMAIRE

<i>Des nus et des pierres</i>	Claude Haeffely	3
<i>En haute tendresse</i>	Alain Horic	6
<i>Eveil</i>	Alain Horic	7
<i>Récit à la première personne du singulier</i>	Andrée Maillet	14
<i>Un genre littéraire en danger</i>	Willie Chevalier	34
<i>Deux chansons</i>	Jean-Paul Filion	38
<i>Le Séparatiste</i>	Gilles Derome	41

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit.

Le Ministre des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraires et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

Justification du tirage: 1500 exemplaires. Abonnement pour 1963: \$2.00

DES NUS ET DES PIERRES
(fragments)

...De vagues rumeurs font la nuit le ciel plus gris
sur la grève vous trouverez dans vos mains
les plumes la craie les os de toutes les vies ensevelies
du seigneur
et la foule engloutie autour de ces noces dissoutes.
Le pain est à minuit comme du béton figé
très lourd le souvenir de sa vie
et la mort, flamme blanche échevelée,
les morts tapis dans les chemins creux
qui mènent à la mer
forment une digue d'invocations tardives.

Assourdi,
je ne puis vous parler sans qu'un trop long chagrin
ne me fasse vous poser la douloureuse question
que tous se posent de siècle en siècle.

Au milieu de la nuit, par ces mots,
arriverai-je jusqu'à vous pour vous toucher,
descendre à pas feutrés sur les mousses de votre corps
afin d'ouvrir les portes à des sommeils inconnus?

La graine, des fleurs, le vent, la pierre...
Rosace d'or sur la montagne
soleil sous roche soleil en croix et la vie roule.

Frappée au front elle s'écroule:
peine capitale de la mort.
Tournez la page, passez les ponts
vous aurez vue sur une rivière de rubis.
Sur le lit flambe sa nudité
(puisqu'elle était nue chaque nuit).
Sous l'arche brillent pics et marteaux d'argent.

Dans le bois vert déjà la braise
les pins brûlent, les blés lèvent contre les parois de sa prière
cet amour vorace comme s'il devait être le sang d'un dieu
vivant!

Je poserai mes lèvres
sur tout ce qui bouge et respire: Rouge,
jusqu'à la rose au parfum de terre et de vent.
Et son sang plus léger que houle
glisse de palais en palais.
De bouche à bouche un nuage passe
et délivre des lumières en plein vol nuptial.
Un fleuve coule de chute en chute
le cœur devient le centre d'un tourbillon
dans lequel je n'aurai que désirer en vain me laisser choir.

Dans les bois noirs on peut voir
par de multiples meurtrières
tout un contingent immergé:
c'est une femme.
Seins et napalm, le feu crépite et le lit brûle.

Comme assommées,
des milliers de pierres égarées,
toute la cruauté du granit
contre les tendresses de la chair.
Au coeur de l'été
un rêve nage vers cette plage de cailloux blancs.

CLAUDE HAEFFELY

EN HAUTE TENDRESSE

*amour marée
ruche active sang respire
désir douce brûlure*

*miel de baiser
sur la voie lactée de noces
seins de velours*

*femme
sur ton cœur j'écris sésame
tendre mot de passe*

*tu es conque
sensitive sur les rives
de violent séjour*

*amour amadou
braise captive joie vive
feu de brousse*

Alain HORIC

ÉVEIL

I

Un ciel limpide, une toile de feuilles et d'oiseaux imprimée toute en mouvement, s'éclaira de mille petites bougies qu'elle souffla; elle se coucha sur le flanc droit, rejeta les hanches en arrière, cacha son sexe aux regards indiscrets de la nuit et s'abandonna au sommeil. Cette nuit-là, plus menaçante que les autres, n'apporta aucune présence chaude et humaine qu'elle espérait.

A l'aube, après la trêve, la forêt s'anime et respire. Les fauves et les reptiles s'étirent, éprouvent leurs muscles, et partent aussitôt à la recherche de la première bouchée. Les racines fouillent plus profondément dans la terre leur portion de sève. Le vent s'en prend aux arbres les plus fiers, soulève la verte pèlerine et atomise la rosée. Le ciel était clair et distant.

Une femme jeune lança un regard apeuré sur cette flore grouillante de vie. Une femme seule, perdue dans ces lieux insolites, qu'une pluie diluvienne a déposée là, un matin odorant comme celui d'aujourd'hui.

II

Des sentiers étroits qui partaient de sa hutte dans toutes les directions ne conduisaient nulle part. Elle s'engagea au hasard. Cette plaie qu'elle avait ouverte récemment dans la verdure se cicatrisait déjà. Parvenue au bout, elle travailla résolument.

La progression fut lente et difficile, mais elle persista ainsi à tailler une fraîche blessure.

La journée s'épuisa bien avant son courage, sans que la végétation luxuriante cède outre mesure. Elle n'avait que deux mains et des dents, il eût fallu davantage pour l'ouvrir et l'arraisonner.

L'obscurité s'épaissit. Affolée, elle retraits. Son cœur enserrait la solitude. Serpentant vers son refuge, elle abandonna son corps ferme et nu aux caresses des branches. Seuls quelques oiseaux troublés dans leur oisiveté s'envolaient trouant la calotte des arbres.

Après cette ultime tentative, elle savait l'évasion impossible et la forêt trop profonde et abondante. Ce mur infranchissable la séparait à jamais de son désir.

Elle se coucha toute moite sur son lit de paille. Un ciel tristement désertique s'offrit à ses yeux.

III

La nature aiguisa son sens d'observation. Ainsi que les plantes engendrent et au renouveau tout croît de joie, elle aimerait qu'un arbre viril — pouvant marcher et éteindre — vienne la féconder pour qu'autour d'elle des petits à son image s'égrènent.

La saison des amours venue, le comportement des animaux changeait étrangement. Sous l'influence d'une force obscure le

grand désir les possédait et les unions se consumaient dans les buissons et les clairières et sur les arbres.

Ils venaient timidement s'ébattre — rouler dans les hautes herbes — en poussant des cris étouffés. Ils s'enlaçaient, haletants et extatiques, poils et plumes hérissés. Hâtifs, ils s'accouplaient. Elle était effrayée et étonnée.

Ces évènements avaient d'autant plus d'attrait qu'elle comprenait maintenant leur signification profonde. Même si elle en fut tentée, elle n'osa jamais se substituer à eux, car les animaux sont voraces et violents.

N'ayant jamais vu un homme, elle l'imaginait fort et tendre, capable d'amour et de bravoure. Vainement elle chercha, mais ne trouva personne qui lui ressemblât. Un long soupir s'échappa de sa gorge.

IV

Faite d'acajou et d'ébène — d'ambre parfumée — saine et gracieuse, elle était comme un arbre craquant de sève, mais elle pouvait se déplacer, faire des gestes et avoir des pensées.

Elle se demanda souvent, malgré sa nudité qui lui parut normale, pourquoi la nature était moins généreuse envers elle qu'envers les bêtes. Elle convoitait une fourrure chaude et soyeuse, mais elle était nue comme la pierre précieuse sans écrin.

Elle fut surprise de se voir grandir et alla se mirer dans la source où elle put à loisir examiner son corps élancé sur des

jambes fines, livré sans pudeur au soleil. Elle vit son visage ovale, son regard nostalgique, sa bouche charnue et ses cheveux noirs tombants longs sur son dos.

Sans s'en rendre compte, elle laissa ses mains suivre ses contours. Elle les arrêta brusquement — bouleversée et intriguée — devant l'obstacle se dressant sur sa poitrine.

Il y a quelques printemps c'étaient de petits bourgeons innocents, grossissant depuis aussi rapidement qu'un fruit. Elle constata la forme des seins — que ses mains ne purent contenir — percés de deux mamelles curieuses.

Loin de s'enorgueillir, elle éprouva une profonde affliction. Il lui sembla porter un fardeau encombrant, comme une excroissance nuisible, semblable à celle des végétaux.

V

Le sang déferla dans ses veines, gonfla et rougit son visage. Une ivresse incompréhensible s'empara d'elle. Comme d'un puits insondable, elle sentit monter un désir insupportable le long de ses jambes de gazelle. Les petites crampes du début devenaient douleur aiguë.

Appuyée à l'arbre, pivot de la hutte, elle pensa au vertige que les pluies fréquentes peuvent provoquer. Elle expliquait ainsi cette sensation étrange d'excitation.

Une fièvre vive envahit sa chair souffrante, se propageant rapidement dans tout son être. Après son ravage, elle était

devenue femme. Elle appela de toutes ses forces le soulagement que procure l'enfantement de la vie.

Une envie de manger la prit subitement. Elle alla cueillir quelques bananes. Ce fruit recouvert d'une pelure dorée la fascinait toujours. Elle fut incapable d'en deviner la raison.

En proie à une nouvelle douleur, elle regagna sa couche. Dans ses yeux sombres, comme dans un lac embrouillé, coula une étoile et tout s'immobilisa.

La nuit, une brise humide venait la caresser. Elle s'éveillait en pensant découvrir une bête la réchauffant de son souffle et léchant ses seins. Et telle la panthère cherchant des crocs celui qui tarde à la satisfaire, elle eut envie de mordre. Cette nuit-là un désir très vif vint envahir son sexe, la fécondant afin que germe la chair rose et tendre.

VI

Ce que veille ne put, sommeil le fit. Le songe procure ce que la chair désire.

De son sommeil surgit un bel animal, dépourvu de poil et marchant comme elle — sans parure — d'une démarche agile et puissante. Vigilant et prêt à bondir, il venait capturer sa proie. Elle vit dans son regard sa propre passion. Son cœur palpitait comme une fauvette effarouchée.

Il vint à pas lents s'allonger près d'elle. Ce qu'il lui dit fut incompris, mais ses narines dilatées demandèrent la soumis-

sion. Il l'enveloppa de ses bras musclés, écrasa sa poitrine, trouva sa bouche et l'embrassa intensément. Elle répondit en s'accrochant à lui, se laissant docilement dévorer.

Souple et prompt comme l'éclair il l'épousa de tout son poids. Son haleine coulait sur elle, prolongeant la tension.

VII

La chasse fut déclenchée. Cible mobile, oiseau frémissant s'étant replié dans les ronces — obsédé et obstiné — dont les approches furent instinctivement défendues, n'offrant aucune prise facile.

Le tireur arma sa flèche et il fallut un appât de choix et un adversaire de taille pour s'approcher de la cachette et s'insinuer dans le défilé inviolé. Il prit la possession du col et ajusta son tir. Peu après l'accueil devenait plus chaleureux et pressant. Toute la défense tomba dans un soupir profond. Du coup, la brousse fut incendiée.

C'était — elle se le rappela soudain — comme une douce piqûre de guêpe, répandant une chaleur bienfaisante dans tout son corps.

Toute sa sensibilité se concentra en un seul point: elle était sur les rives attentive à la venue des flots. Et bientôt ce fut l'ondoiement frénétique des vagues, portant dans leurs replis de sensuelles blessures. Elle souhaita que dure cette virile soudure.

Des sueurs perlèrent, le sang s'agita et la poitrine émergea d'un tourbillon délirant. Un feu d'artifice — gerbe de frissons — vint consacrer les élans.

Le duel épuisant suivit la détente qui apaise la chair. L'ancre fut levée et les corps, légers et irréels, dérivèrent jusqu'au gouffre. Par la suite elle n'eut connaissance de rien.

VIII

Au réveil, après de vaines recherches, elle était toujours seule avec sa chair meurtrie plus inassouvie que jamais.

Elle eut la certitude pour la première fois qu'au plus profond des astres un oeil compatissant était témoin de ses tourments et de sa solitude. Elle implora le ciel d'ouvrir ses écluses afin qu'une pluie diluvienne, emportant tout sur son passage vienne la délivrer.

Alain HORIC

RÉCIT À LA PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER

J'ai voulu revoir le pays de ma première liberté, puis de mon premier esclavage. De très haut dans les airs il me semblait immense; le front contre la vitre je tentais de repérer ses limites et je ne le pouvais pas. Il devenait de plus en plus gros; tous ces feux s'enflaient et montaient vers moi pour m'encercler. C'était une impression fautive et différente de celle qu'on a d'habitude quand on survole une ville, même une métropole.

J'ai revu le pays de pierres et de brouillard, de brouillard qui se déchirait en lambeaux de soie grise lorsque, la main dans la main, nous allions lentement le long de la falaise qui descendait en pente facile jusqu'à la rivière.

Parfois j'écoute la *Follia* de Corelli. Puis j'écoute la *Rhapsodie Espagnole* de Liszt; ensuite, les *Variations* de Rachmaninov sur un thème de Corelli. En sonate, en variations ou en rhapsodie, le même thème; ce thème aussi, dans d'autres œuvres...

Aimons-nous la musique, aimons-nous notre ouïe, notre vue, notre goût, notre odorat et ce qui caresse la face interne de nos extrémités digitales? Aimes-tu étaler la poudre sur tes cuisses, broser ton dos avec la brosse à long manche, te faire gratter la tête? que de larges paumes frottent doucement tes épaules, qu'une bouche tiède et humide embrasse longtemps et fortement tes pieds nus, qu'une chevelure courte et souvent rude te serve de paillason?

Assez. Tout ce que les sens peuvent découvrir d'insolite je l'avais inventé, mais quand le temps est arrivé je ne connaissais plus rien. J'étais un paysage investi, une matière subissante,

quelque chose d'inerte, presque morte, avec, au centre, un battement de cœur, d'aile ou de rame, ou plutôt un remous qui m'aspirait merveilleusement jusqu'au plus noir et plus profond abîme de la mer.

J'ai voulu revoir les rues, les arbres, les taillis du parc et les pierres grises des maisons, le brouillard qui transformait subitement le parc en océan et les gens en navire sans étoile et sans boussole pour les guider.

On porte son passé, tout son passé dans sa chair et dans son âme, et il continue de nous miner jusqu'à la ruine.

Oh! Que la mémoire est corrosive quand on ne la contrôle pas; c'est un démon à l'affût qui pénètre et possède tout entier si on laisse baillante la moindre faille.

Comment s'exorciser soi-même?

J'avais remis mon existence entre les mains du dieu Hasard. Comme une jeune tigresse à sa première chasse, comme une tigresse qui devait tuer seule pour la première fois, tuer pour manger; j'étais une tigresse qui avait faim; j'avais faim de tout.

Comme une tigresse aux instincts faussés, cela n'est pas possible. Alors comme une tigresse élevée en ménagerie ou comme une tigresse folle mais jeune. Je tuais tout ce que je voyais, les proies les plus inoffensives; je dévorais pour le plaisir ou j'abandonnais la victime à d'autres bêtes ou à la pourriture. Je tuais encore, je n'étais jamais repue; j'étais comme un albatros perdu — cela est-il possible? — qui cherchait une île pour se poser. Il est certain que j'étais seule, plus que seule car je n'avais pas atteint mon âge adulte.

J'étais, quelle qu'en soit l'espèce, un animal inachevé et c'est dans les autres que je cherchais mon identité et une solution.

J'étais gaie d'un rien et triste de mon inachèvement; je cherchais la lampe d'Aladin et les bottes de Sept Lieues.

J'étais jeune, et la jeunesse — tandis qu'on la traverse — c'est une éternité. Je m'endormais, je m'éveillais, j'étais toujours lisse et douce et fraîche et pleine de forces pour recommencer la chasse. La chasse à l'Homme.

Je voudrais, je voudrais, mais c'est impossible, retrouver celui qui prit au rêt la chasseresse et m'évader avant qu'il ne m'ait marquée au fer incandescent. Je voudrais qu'il n'y ait pas, dans ma mémoire, la sensation de ma défaite et de ma soumission. On se brise même quand on est jeune et on se refait, mais on ne se refait pas jusqu'à redevenir intact.

Je n'étais pas heureuse. Je ne connaissais pas le bonheur, je n'étais pas heureuse mais j'étais bien. Tous mes nerfs, tous les moindres petits nerfs de ma peau tintillaient et je brillais de milliers de feux. J'étais bien, j'aimais mes angoisses, l'incertitude de mes lendemains, le désespoir de mon prochain arrachement. Je n'étais pas malheureuse, mais misérable et j'aimais le mal qu'il me faisait. Oh! Bien sûr, je disais: pourquoi, pourquoi?... mais l'avenir béant, le néant je l'acceptais car je ne croyais pas mériter autre chose, je n'avais aucun droit; je n'étais plus chasseresse, mais proie et à mon tour je serais abandonnée à autrui ou à la pourriture.

Ma jeunesse faisait croître sa propre jungle. La rue, la chambre d'hôtel, les endroits où l'on attend, où l'on guette, c'était la jungle.

Je ne peux dire ni où ni comment je l'ai rencontré. Il n'avait pas l'air méchant. Il n'était pas méchant. Il n'était pas laid. Il n'était pas beau. Moi je le trouvais beau. Il n'avait pas une physionomie ordinaire. Il ne plaisait ni aux femmes ni aux hommes.

Il n'était pas un tigre. Il n'était pas félin du tout. Il ressemblait à un loup solitaire, un loup qui se serait fait prendre une patte au piège et qui aurait gardé une grande cicatrice.

Il était engagé pour un travail de recherches que je n'ai jamais voulu connaître. Je ne lui posais pas de questions sur ce qu'il aimait lire. Je ne saurais s'il était bien ou mal vu de ses supérieurs. J'ignore s'il avait en dehors de notre milieu commun des amis, de la famille. Un jour il me dit, de lui-même je pense, que son père était un être faible qu'il méprisait assez, et qu'il respectait infiniment sa mère.

Les rares fois qu'il me posa des questions sur les miens, je répondis évasivement car toute autre personne, tous les sujets autres que nous-mêmes nous éloignaient du plan physique où nous nous rencontrions. Peut-être aurait-il voulu autre chose, des confidences, une camaraderie à quoi s'accrocher. Il tenta de me parler de son enfance. Peine perdue, je le touchais ou il me touchait, nous recevions un choc et c'est tout ce que je voulais de lui. Une sorte d'électrocution sans la mort, avec les frissons et les spasmes et tout ce qu'il est possible d'imaginer. Et je voulais que cela dure toujours, toujours, le temps des forces et de la jeunesse. Je ne pouvais pas concevoir qu'il pût y avoir saturation, lassitude, fin.

Moi, je faisais de bonnes études; j'étais aussi très belle. Il s'acharnait à me parler de mes études, de mes professeurs, de mes leçons, de mes devoirs; mes progrès l'intéressaient prodigieusement. Je répondais de mauvaise grâce. Il y avait plus important dans ma vie.

Un soir, il me prit sur ses genoux et me dit: « Tu es belle, tu le sais ». Et c'est la seule et dernière fois que je l'entendis me parler de ce qui comptait le plus pour moi. Mais j'anticipe.

La première fois, oui, la première fois qu'il me toucha, c'était quelque part chez quelqu'un, peu importe où exactement. Il y avait d'autres personnes dans la pièce. On discutait de politique ou d'art. Nous avons aussi parlé avec les autres et puis, ensemble — rien de concerté, rien de sous-entendu — ensemble nous sommes allés nous asseoir sur un canapé devant la fenêtre; je crois qu'il parlait d'un poète anglais. Je ne me rappelle plus. Nous étions assis l'un à côté de l'autre. Ma main était sur le canapé entre nous deux. Je disais: « Oui, c'est vrai sans doute »... Ce qu'il disait et ce que je répondais je ne m'en souviens plus. J'étais tendue, sur le qui-vive. Je regardais devant moi par la fenêtre d'où l'on pouvait voir un réverbère allumé, des arbres. Sa voix était calmante, il parlait sans hâte et puis, sans que je fusse avertie de quoi que ce soit, il mit sa main sur la mienne; sa main couvrit la mienne complètement, et tout ce que j'avais de force, de réticence, d'instinct de préservation, d'intelligence, de pudeur, d'intégrité, s'en alla de moi. J'éprouvai sur le champ une sensation paralysante qui m'envahit toute entière et me coupa le souffle. Je ne bougeais plus; je ne pouvais pas bouger. A peine pouvais-je respirer.

Ensuite il ne dit plus rien. Je regardais toujours dehors. Peut-être se tourna-t-il vers moi, je ne sais plus. J'avais peur que quelque chose nous sépare. Sa main resta sur la mienne jusqu'à ma mort... je veux dire qu'après longtemps, vingt minutes ou deux heures, comme tout le monde s'en allait, il fallut bien aussi partir. Et je retirai ma main de dessous sa main et je lui dis bonsoir. Je crois avoir usé d'un ton poli et neutre, et rencontrant son regard, je vis qu'il brillait d'un éclat nouveau.

Après ce soir-là, il me demanda de le rencontrer tous les soirs que je serais libre. J'avais beaucoup d'engagements mais je me libérai autant que je le pus.

Nous allions au cinéma. Nous allions marcher dans un petit bois où il y avait des bancs.

La troisième ou quatrième fois, il me prit la main.

La cinquième fois que je sortis avec lui nous allâmes voir le port, les bateaux, la lune sur l'eau. Il me parlait d'un historien dont il aimait l'esprit, et dans un geste tout naturel, il mit son bras autour de mes épaules.

Je me sentis subitement — mais pour quelle raison? Quelle absurdité! — grandie d'un seul coup, remplie d'une fierté qui m'écrasait et me surélevait en même temps dans ma propre estime et aux yeux de tout l'univers. Je fus, dès cet instant, non pas humiliée mais rendue humble à mes propres yeux et pleine d'arrogance envers les autres femmes qui n'avaient pas, elles, le bras de cet homme autour de leurs épaules.

La sixième fois, il y avait environ une heure que nous marchions en haut de la falaise, lorsque le brouillard sournois montant de la rivière se mit à danser à nos pieds.

— Le voilà, dis-je. Je l'aime bien, mais il va falloir rentrer. Il y avait un banc près de nous. Il me le désigna.

— Regardons monter la brume encore un moment, me dit-il.

Et devant ce banc, je ne sais ce qui se passa — peut-être me toucha-t-il pour me faire asseoir — mais nous étions debout, nous nous faisons face, il me prit dans ses bras de toutes ses forces, je le pris dans mes bras, il m'embrassa, il m'embrassa sur la bouche, il me serrait, il n'y avait rien entre nous que nos vêtements, il n'y avait rien au monde, il n'y avait plus rien, rien d'autre.

Le brouillard montait autour de nous et nous enveloppait de ses voiles. Il n'y avait plus de bruit, pas le moindre son, pas d'autre souffle d'air que nos souffles mêlés, car je l'embrassais comme lui, moi aussi; comme lui, je mourrais de faim. Là encore je ne sais pas, même à peu près, combien de temps s'écoula. Je perdis conscience, littéralement. Je ne m'évanouis pas jusqu'à tomber à terre — il me tenait contre lui et il était très fort — mais je perdis conscience, j'en suis sûre.

Quand je revins à moi, et que j'eus repris mon souffle, j'étais en transes, je le tenais par le cou. En ouvrant les yeux je voyais son regard plongé dans le mien puis je refermais les yeux et lui disais: « Restons ensemble, restons ensemble, je veux que tu sois heureux, je veux que tu sois heureux avec moi ». Je disais des mots, et que sais-je encore... Il me fit asseoir et s'assit tout près de moi sans cesser de me tenir contre son cœur. Il parut scruter mon visage; il avait un sourire incertain sur les lèvres, ses lèvres si bonnes, et de l'inquiétude dans les yeux.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il. Tu veux me rendre heureux? Comment peux-tu me rendre heureux? Je lui répondis: — Comme tu voudras. Aussitôt que tu le voudras. Et je pris ses lèvres dans ma bouche et je les mordis jusqu'à ce qu'il gémissé.

Il sentait bon, l'air qui sortait de ses narines je l'aspirais de tous mes poumons et il me montait à la tête et m'étourdis-sait. Je ne sais, même aujourd'hui, si c'est le gaz carbonique qui produit cet étourdissement. Je m'en moque; je sais seulement — et cela me suffit bien — que les humains, comme beaucoup de bêtes, doivent se sentir et se respirer mutuellement pour se plaire et se fondre en un seul être, avoir le même rythme de respiration et les mêmes exquisés saveurs.

Il avait bon goût. Il sentait bon. La chaleur de sa peau me brûlait.

Ma peau toujours froide et douce comme des pétales, mon odeur, il les aima aussi, la septième fois que je le vis.

C'était dans une chambre d'hôtel. C'était bien, neuf, propre. Il avait choisi une chambre au tout dernier étage d'où l'on voyait les lumières sur l'eau, les lumières des affichés et des rues. Nous y étions montés à dix heures du soir.

Nous y sommes restés toute la nuit et bien d'autres nuits encore qui suivirent celle-là. Mais ce ne fut pas une nuit d'amour. Moi je lui disais que je l'aimais. Lui, ne me l'a jamais dit. Ses yeux, ses mains, sa bouche, tout son corps aimait le mien. Mais lui ne m'aimait pas.

Je ne ne peux pas décrire ce que nous étions l'un pour l'autre parce que je ne le saurai jamais. C'était un carnage, un

repas d'anthropophages, un combat sans victoire. Le sommeil, seul, venait à bout de nous. Et nous nous réveillions ensemble, quelques instants après, pour nous jeter l'un contre l'autre avec une férocité dont je n'ai jamais vu l'égle.

Les premiers temps, je laissais faire les choses. Nous ne nous donnions plus rendez-vous. Quatre ou cinq fois par semaine, le soir, vers huit heures, il apparaissait devant chez moi comme s'il avait surgi de la nuit. Parfois, il frappait à la porte. Je prenais mon sac, mon manteau, je le suivais. Nous marchions sans parler. Il hélait un taxi qui nous amenait au même hôtel. Et dans une chambre aussi élevée que la première, tout recommençait.

Nous prenions un bain rapide, et encore tout humides, nous nous retrouvions sur le lit, sur le drap blanc et frais.

Je ne lui demandais pas de me dire qu'il m'aimait; pas avec des mots. J'attendais. « Je t'aime » lui disais-je — rarement, parce que son visage, alors, s'assombrissait — « Je t'aimerai toute ma vie ».

— Nous verrons cela, disait-il.

— Pourquoi doutes-tu? Je t'aimerai toujours.

— Nous verrons ce que tu diras dans six mois, disait-il.

J'étais remplie d'une espèce de confiance, toutefois bien fragile, lorsque sa caresse était non point féroce, mais tendre. Une fois, par exemple, il était à genoux au-dessus de moi étendue, à genoux mais ne s'appuyant pas sur moi, et de ses deux mains il me flattait du cou jusqu'à la taille, il me regardait avec

des yeux incertains — ils avaient habituellement une expression dure et lointaine — et ce demi-sourire flottant sur sa belle bouche au dessein net; il dit: « Tu est extraordinaire! »

— Je te plais, est-ce tout? lui demandai-je.

— Ne parle pas de ça, répondit-il. Et il se jeta de côté et me maintenant avec ses bras et jambes, se cacha la figure entre mon épaule et mes cheveux.

Une fois, assise sur le bord du lit, j'enfilais mes bas. Il se pencha et déposa un baiser rapide au-dessus de mon genou.

— Qu'est-ce cela? fis-je.

— Une sensation agréable, c'est tout, dit-il.

Il n'y eut jamais entre nous de ces mots dont les amants abusent. Pas de *chéri*. Pas de *bien-aimé*, ni *ange*, ni *trésor*. Pas de *mon amour*. Et pas de démonstrations en public, sauf le jour où, mangeant dans un grand restaurant, nous étions sur une banquette adossée au mur; entra un groupe de gens très élégants, au verbe haut. Deux des femmes de ce groupe le regardèrent avec insistance, comme si elles le reconnaissaient. Il fit celui qui ne veut pas voir et m'entourant les épaules de son bras, comme il l'avait fait sur le port, il m'attira à lui.

Il ne me demandait jamais qui je voyais, ni qui j'avais aimé avant lui. Et il ne me parla jamais des aventures qu'il avait eues.

Nous sortions fort peu; toujours de très bonne heure de manière à être à l'hôtel le plus tôt possible.

Les traits de son visage paraissaient adoucis. Il marchait maintenant avec plus de nonchalance. Il essayait parfois de me

montrer quelqu'un dans la foule, un détail, un ridicule, un joli mouvement, mais je ne pensais qu'à lui, c'est-à-dire, à lui et moi et je ne pouvais pas m'amuser à autre chose.

Après un mois de cette vie nocturne, il ne vint me chercher que deux fois par semaine.

Moi, je l'attendais tous les soirs à la fenêtre. J'avais vingt ans. Il était beaucoup plus vieux que moi, de quinze ans, je pense. Je ne connaissais rien à la physiologie des hommes. Je le voulais tous les jours. Quand je ne le voyais pas, il faisait noir, la vie mourait. Toute la journée je pensais à lui. J'étais capable de préparer mes examens, de vivre de viande et de café et d'être à lui toutes les nuits. Mais si je l'attendais tous les soirs, lui ne venait plus quand je le voulais. Nous n'étions déjà plus deux à vouloir la même chose le plus souvent possible, et je croyais comprendre que c'était parce qu'il ne m'aimait pas, qu'il ne m'avait jamais aimée. Je n'avais jamais tenu à être aimée auparavant, maintenant je ne songeais plus qu'à cela.

Je serais morte plutôt que de lui demander quoi que ce soit, s'il m'en souvient, mais je lui dis, je ne sais à quel propos, un matin que nous nous préparions à quitter l'hôtel: « Plus tard, que me diras-tu quand nous nous rappellerons tout ceci? »

— Plus tard? fit-il, en fronçant un peu les sourcils. Il n'y a pas de plus tard, pour nous deux. Je ne sais ce que je ferai dans l'avenir. Je ne sais ce que tu feras. Mais pour nous deux ensemble, il n'y a pas d'avenir.

C'est à ce moment-là que je redevins tigresse. Il serait plus juste de dire que j'essayais de le redevenir. Oh! Mais je n'avais

plus ni force, ni griffes, ni ruse. Je n'en avais jamais eu avec lui, d'ailleurs. Et quand il me frôlait seulement l'épaule, je tremblais de peur qu'il ne s'en aille.

Il tenta encore, à maintes reprises, de m'interroger sur mon travail, mon programme d'études, mais moi, je l'entendais à peine tant je brûlais d'impatience qu'il me prenne dans ses bras, car seules, nos étreintes parvenaient à me faire oublier que si j'étais à lui, lui ne serait jamais à moi, et que nos jours étaient comptés.

Mais, à la fin, je n'y tins plus, et pour me venger, une nuit, je le mordis cruellement près de l'aisselle. Alors, il me repoussa et me maintenant la gorge d'une main, il me frappa le visage à deux reprises.

Je ne dis rien. Nous nous regardâmes longuement dans la pénombre. Je me levai et j'ouvris la fenêtre toute grande. Il ventait. Le vent entra par la fenêtre et me caressa toute. Je n'avais pas froid mais je fus parcourue par un frisson. Je ne pensais à rien, c'est-à-dire que je ne pensais qu'à lui et à moi que la largeur de la chambre séparait, que j'étais seule comme au milieu d'un désert et que même collée contre lui et retenue à lui par la sueur et tous nos muscles tendus, j'étais en réalité seule, toujours.

Il se leva à son tour et vint près de moi. Il prit ma tête entre ses mains — c'est un geste qu'il faisait souvent — et me regardant d'un air grave et doux, il me dit: « Je ne te frapperai plus jamais ». Il me souleva de terre et me ramena à notre point de départ.

Ce lit d'hôtel aux draps raides fleurant la lessive, c'était notre hâvre, notre seul terrain d'entente.

J'y pensais sans arrêt avec une douleur lancinante. Nous étions des troglodytes, là-haut, cachés, cachés de qui? A l'abri, mais à l'abri de quoi? de tout, sauf de nous-mêmes.

Oh! Qu'il me dise une fois, une seule fois qu'il m'aime, que ce n'est pas vrai qu'il n'y a pas pour nous de jours futurs! Qu'il me le dise avant que tout soit fini! Mais il se taisait.

Il se taisait même lorsque nous nous éveillions en même temps après un sommeil sans rêve, une sorte d'anesthésie rapide, et qu'il se soulevait sur un coude pour me regarder en souriant. Je crois que je lui souriais aussi d'abord, et puis, après un moment, je lui disais: « Je t'aime, tu sais ».

— Ce n'est pas tout de le dire, répondait-il — pas toujours avec ces mots-là mais avec des mots qui avaient le même sens — Ce n'est pas tout de le dire. Il faut le prouver.

Que pouvais-je répondre? Quel autre moyen avais-je de lui prouver que je l'aimais? Ce que nous éprouvions l'un avec l'autre cela n'était donc pas assez pour lui? Alors quoi d'autre?

Cela n'était-il pas de l'amour?

Après, je cessai de lui dire que je l'aimais. Quand il vint sonner à ma porte, je le suivis sans prononcer une parole et là-bas, loin de chez moi, là-haut, loin des bruits et du monde, je ne me fondis plus en lui, je me fis dure, je serrais les dents et plutôt que de l'étreindre, je m'agrippais aux oreillers, je retenais ma respiration, je regardais fixement par-dessus son épaule, je tâchais de penser à autre chose.

Il m'interrogeait du regard, il cherchait à percer ce mystère de mon visage immobile qui ne relâchait son masque qu'avec les secousses involontaires que je ne pouvais empêcher.

— Tu es folle, me dit-il enfin.

— Tu ne m'aimes pas, lui dis-je. Laisse-moi. Allons-nous en. Je ne veux pas rester ici toute la nuit.

— Comme tu voudras, dit-il.

Lorsqu'il me quitta, lorsque je sentis l'air passer entre son corps et le mien, lorsque je compris qu'il allait se lever, je lui saisis le bras et glissant ma main jusqu'à son poignet, je l'attirai jusqu'à ma bouche.

— Tu ne m'aimes pas, dis-je encore. Tant pis pour moi.

— C'est ça que tu veux? Tu aurais peut-être dû exiger que je le dise au début, dit-il.

— Au début, je ne croyais pas que ce fût nécessaire.

— Tu avais raison.

— M'aimes-tu, oui ou non?

— C'est trop tard, murmura-t-il. Il est trop tard pour me le demander. Peut-être l'aurais-je dit de moi-même, un jour. C'est quelque-chose que je n'ai encore jamais dit à personne. Si tu me l'avais demandé le premier soir...

J'ouvris les yeux tout grands.

— Le premier soir...? Oh! Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

— J'avais envie de toi. Mais il y avait si longtemps que je n'avais eu une femme! Ce n'est pas une circonstance favorable pour juger de l'amour, de son amour ni de l'amour de l'autre.

— Pas de femmes depuis longtemps? Pourquoi?

— Je ne prends pas n'importe qui. Il faut que ce soit bien. Je peux attendre longtemps.

Il ne m'aimait pas mais je n'étais pas n'importe qui. Pour la première fois depuis notre rencontre, quelque chose comme de l'humour vint apaiser un peu mon mal.

— Et le premier soir, quand même, si je te l'avais demandé?

Il releva mes cheveux au-dessus de mon front et m'examina sérieusement.

— Je ne sais pas. Nous n'avons pas eu le temps même de penser, n'est-ce pas? Tu as peut-être dit quelque chose. Je n'ai pas entendu. Les femmes, presque toutes, ont besoin de dire qu'elles aiment ou de se le faire accroire. Mais tu ne peux pas savoir, tu es si jeune!

Il m'embrassa tout le visage plusieurs fois. Et puis:

— C'est vraiment la première fois que nous parlons de choses qui comptent, dit-il. Est-ce que tu ne veux pas rester avec moi cette nuit encore?

— Cette nuit?

Un doute, une douleur effrayante m'empoigna à la gorge. Je mis mon poing devant ma bouche. Il continua: « Pardonne-moi de ne t'avoir rien dit auparavant. Je pars demain. Je t'aurais prévenu, mais rien de ce que je fais n'a coutume de t'intéresser ».

Mon cœur se mit à battre comme s'il allait sortir de ma poitrine. Je tendis les bras. Je m'accrochai à son cou. Je le

regardais: la ligne de ses cheveux, ses oreilles, ses yeux, l'un après l'autre, son nez, sa bouche...

— Tu t'en vas?

— Je pars en mission, en Afrique. Je me prépare depuis des mois. Je t'aurais tout expliqué si tu avais voulu m'écouter.

— Tu t'en vas!

— Pas pour toujours. Je serai de retour dans quelques mois.

— Tu t'en vas...

— C'est un peu dangereux. Pas trop. Je vais dans la brousse. On a besoin de nous là-bas.

Je le saisis aux cheveux dans un accès de rage, puis je lacérai ses épaules et ses flancs et ses bras si forts qui m'avaient tenu comme s'ils ne devaient plus jamais me lâcher. J'éclatai, ne pouvant plus contenir ni mes sanglots, ni mes cris. Il s'arracha de moi, s'en fut dans la salle de bain et revint avec une grosse serviette-éponge trempée d'eau glacée dont il entoura aussitôt ma tête et ma figure. Il m'enveloppa aussi dans une des couvertures du lit, et me tenant serrée contre lui me mit sur ses genoux et me berça sans parler.

Bientôt, je fus abrutie par l'excès de mon chagrin, mais non point calmée. Il essaya de me dire quelque chose mais je n'écoutais rien, je ne savais que répéter: « Tu me fais mal, tu me fais mal ».

Alors, il me recoucha dans le lit et s'étendit à mes côtés. Il n'y avait entre nous aucun contact. Il attendit. Je me tus. Il attendit qu'entre nous le silence soit mieux établi encore.

Puis enfin, il me demanda: « Veux-tu rester avec moi, cette nuit? »

— Oui.

C'est ensemble que nous roulâmes l'un vers l'autre et sans ajouter une parole; ce fut pour lui comme pour moi, le meilleur et le plus doux et non point le plus furieux amour. Je m'endormis sans en avoir conscience. Quand je m'éveillai, il faisait encore très noir. L'un de ses bras encerclait mes genoux et ses lèvres effleuraient lentement mes jambes. Je fis un mouvement et il ramena aussitôt sa figure au-dessus de la mienne.

— Tu ne dormais donc pas? lui demandai-je.

— Non, dit-il.

— Pourquoi?

Il attendit que je fasse un geste ou que je dise encore quelque chose, ou que le silence revienne complètement, comme chaque fois qu'il ne voulait pas ou qu'il ne pouvait pas répondre.

— Réponds-moi, lui dis-je. Est-ce que je ne te reverrai plus jamais?

Il s'empara de ma bouche et la garda longtemps. Enfin je me dégageai et je tournai la tête du côté du mur en soupirant.

— Regarde-moi, dit-il.

Je ne remuais pas. Le désespoir m'avait subjuguée. Combien peut mentir le corps! Combien peuvent mentir la peau, le souffle, les doigts, le goût; la voix qui caresse et qui tue en même temps!

Aimez-vous la musique? Aimez-vous nager sur le dos? Flotter au gré des vaguelettes sur un lac, face au ciel, avec la chevelure entre deux eaux comme une touffe d'algues? Aimez-vous l'air? Le vin? Ce qui est facile? L'amour n'est pas facile.

— Regarde-moi, disait-il.

Sa voix, le timbre d'une voix qui me faisait délirer, que j'aurais suivi sur un lit de charbons ardents, sous les bombes, au fond d'une crevasse, cette voix, je l'entends à peine aujourd'hui. Je ne me souviens, surtout, que du bien et du mal qu'elle me vrillait dans le corps.

Il me prit la tête entre ses mains comme il le faisait tout le temps — et je me demandais pourquoi, je ne comprenais pas. Sans parler, lui aussi, peut-être me posait-il des questions, lui aussi peut-être, avait-il peur de moi et peur du mal.

Il me força à tourner la tête et me saisit aux épaules.

— Tu me regardes, maintenant? me dit-il. Tu ne t'en iras plus à travers le mur ou par la fenêtre? Tu m'écoutes, maintenant? dit-il.

Je l'écoutais, je l'écoutais.

— Je peux être tué. Ce n'est pas probable. Je t'écrirai. Veux-tu? Veux-tu?

Je fis oui de la tête.

— Veux-tu m'attendre six mois seulement? Veux-tu? Veux-tu m'attendre? Six mois, pas plus. Moi, je puis attendre plus. Mais toi? Dis-moi.

Je lui dis que je l'attendrais. Il le crut peut-être; oui, je crois qu'il le crut, cette nuit-là qui fut la plus longue de ma vie, et la plus courte, et sans pareille.

Il ne fut pas tué. Il revint. Je n'étais plus là. A son tour il partit, je ne sais où.

Je ne l'avais pas attendu. Je n'avais pas attendu deux mois. Peut-être six semaines. Mais pouvais-je exister par moi-même? Livrée à moi-même et à la loi sans merci de ma jungle? J'avais vingt ans. Ses lettres, ce n'étaient que des feuilles de papier. Je les gardai d'abord entre ma gaine et mon ventre comme un talisman. Je lui écrivis tous les jours. Je télégraphiai. Il me répondit sans retard tant qu'il en fut capable.

Je tentai de le rejoindre, c'est-à-dire que je fis des démarches. Elles furent vaines. Je n'étais pas majeure. Et surtout, je n'avais aucune des techniques utiles à sa mission, à quelque mission que ce fut.

Je m'enfermai dans les églises. Elles étaient pleines d'ombres qui m'effrayaient. Je ne trouvai pas de protection dans l'église. Au contraire, tout en elle me rejetait dans ma jungle, et j'y retournai, affolée par ma propre folie, ne cherchant plus la proie mais le chasseur, mais le maître.

Quand enfin, j'ai revu le pays de ma première liberté, puis de mon premier esclavage, j'ai marché le long des rues aux murs de pierres grises; j'ai retrouvé les arbres, les taillis et le banc de bois.

Je me suis assise. J'ai attendu le brouillard. Il est venu. Il est venu danser autour de mes pieds, autour de mes chevilles

marquées par toutes les chaînes rompues les unes après les autres.

Aimez-vous le brouillard et dans le brouillard la lueur tremblante des réverbères?

Le brouillard m'enferma dans ses voiles gris et déchiquetés et quand il fut à la hauteur de mon visage, je croisai les bras sur ma poitrine et me pris les épaules à pleines mains, je renversai la tête, je fermai les yeux et je crus respirer un souffle d'autrefois.

ANDRÉE MAILLET

UN GENRE LITTÉRAIRE EN DANGER

Un polygraphe intéressant, Pierre Dominique, vient de publier un ouvrage sur les polémistes français depuis 1789. Au moment où j'écris, le livre n'est pas encore en vente au Canada. On n'en sait pas moins que Dominique y parle de Marat, Mirabeau, Rivarol, Camille Desmoulins, Paul-Louis Courier, Lamennais, Barbey d'Aurevilly, Henri Rochefort, Jules Vallès, Edouard Drumont, Georges Sorel, Charles Maurras, Léon Daudet, Charles Péguy, Georges Bernanos, Louis-Ferdinand Céline; d'autres encore dont, sans doute, Louis Veillot et Léon Bloy. On pourrait et devrait aussi mentionner Mauriac, Alfred Fabre-Luce, Pierre Boutang, Jacques Perret, Pierre Dominique lui-même.

Ces écrivains se divisent presque également en hommes de droite et en hommes de gauche, si de telles distinctions s'imposent. Auxquels attribuer le plus de talent? L'objectivité est impossible en pareille matière. Si cette liste contient plus de deux ou trois noms promis à l'immortalité, il est douteux que ce soit grâce à des écrits de polémique.

Nous avons eu, nous aussi, nous avons nos polémistes et nos pamphlétaires (ces deux mots ne sont pas tout à fait synonymes). Fait curieux, remarquable, nous ne comptons guère de meilleurs stylistes que ces journalistes et chroniqueurs: Arthur Buies, Jules Fournier, Olivar Asselin, Jules-Edouard Prévost, Victor Barbeau, l'inégal Claude-Henri Grignon, le Jean-Charles Harvey du Jour. (Parmi leurs pairs? Lionel Groulx, Berthelot Brunet, Paul Toupin, Pierre Baillargeon, André Lange-

vin, — également amateurs de controverses). Qu'en penserait Freud? Car les noms inoubliables des grandes littératures ne sont pas, en règle générale, ceux de polémistes. On peut considérer comme tels Cicéron, Pascal, Saint-Simon, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Chateaubriand, Victor Hugo; et, si l'on y tient vraiment, saint Paul, Dante, Rabelais, La Rochefoucauld, Retz, Bossuet, Racine; plus près de nous, Ernest Renan et Fustel de Coulanges. Mais ce n'est pas dans leurs disputes par écrit (définition de Littré) qu'ils ont le plus brillé.

Il est difficile de faire carrière dans les lettres à plus forte raison dans le journalisme, sans s'indigner quelques fois. Il est de saintes colères et, comme le signale Jacques de Lacretelle, parfois « la colère est noble et, en un sens, chevaleresque. Elle a une autre qualité: elle s'allie le plus souvent à la sincérité. L'homme en colère est si sûr de soi qu'il se découvre, qu'il dit tout. On pourrait prétendre qu'un homme lâche et basement calculateur évitera la colère ». Mais personne ne reste calme toute sa vie. Et l'on écrit pour s'exprimer — pour se manifester, en langage de péronelles. C'est pourquoi l'on doit de très belles pages au genre de la polémique.

Mais n'est-ce pas un genre trop facile pour quiconque a reçu le don d'écrire et possède un riche vocabulaire de l'invective? Jean-Jacques Rousseau y songeait sûrement quand il confiait au pasteur Paul Moulto: « Le genre polémique n'est que trop de mon goût; j'y avais renoncé pourtant ».

Les polémistes d'occasion sont les meilleurs. Les autres, les pamphlétaires professionnels, sombrent facilement dans le ri-

dicule, l'odieux, l'obscène. On hausse les épaules devant leur gonflement continu des pectoraux, on se moque de leur emportement à volonté, on n'écoute plus, on n'entend plus leurs cris trop souvent répétés.

Si le genre de la polémique est tombé dans le discrédit, chez nous comme en France mais plus qu'en France, c'est que ses adeptes l'ont trop souvent confondu avec l'engueulement sans esprit, la calomnie, l'insinuation, l'affirmation gratuite. Même dans la mauvaise foi, surtout dans la mauvaise foi, il faut conserver sa bonne humeur pour « accrocher » le lecteur. C'était un des secrets de Léon Daudet. Il lançait des accusations invraisemblables, on en riait avec lui, mais il en restait quelque chose. Il atteignait donc son but.

Pascal, qui a donné aux polémistes des lettres de noblesse qu'ils ont perdues, s'est gardé de la basse injure.

Il n'y a plus de Pascal.

Le polémiste ou le pamphlétaire de 1963 donne de grands coups d'épée dans l'eau. Il se bat contre des moulins à vent. Du moins, chez nous. Personne ne riposte. A quoi bon, d'ailleurs, quand on sait que le lecteur a bien d'autres préoccupations, bien d'autres soucis, que de juger lequel des deux adversaires se sert le mieux de son arsenal de dictionnaires des synonymes et des idées suggérées par les mots?

Cette désaffection à l'égard de la polémique a d'autres causes. En voici l'une: à tort ou à raison, de plus en plus on voit dans les divergences d'opinions sur la politique et l'économique des conflits d'intérêts et non des luttes d'idées. Alors, les gens

sérieux, voulant se renseigner, fuiront les disputes par écrit, sachant qu'elles tiennent rarement compte des faits, « ces choses entêtées » auxquelles, selon Maurois, « rien n'est plus sûr que de se heurter ».

Le genre de la polémique est-il condamné? Pour ma part, je pense et j'espère que l'on y reprendra goût malgré mes réserves à son endroit. Je le pense parce que nous entrons dans une « ère des loisirs » qui seront de mieux en mieux utilisés, — notamment par la lecture, sinon, il faudrait désespérer de l'avenir; et je l'espère parce que la polémique — ou le pamphlet — me semble indispensable au fonctionnement normal des institutions démocratiques.

Il n'y a presque plus, chez nous, officiellement, de journaux de partis. Mais des feuilles dites de grande information, comme si leur format à lui seul justifiait l'adjectif, sont, hypocritement, plus partisans que ne le furent jamais « la Minerve » (bleue) d'Arthur Sauvé et « le Canada » (rouge) de Fernand Rinfret.

Et l'on nous parle de progrès? A d'autres!

WILLIE CHEVALIER

LE TEMPS DE L'AMOUR

*La fumée des matins retombe sur mon âge
Qu'ai-je appris de ces feux d'anciennes aubes de village
Qui ont brûlé mes mains mon corps et mon visage
Pendant que mes cris d'or pétillaient au soleil*

*J'ai bu à même l'azur comme à même une bouteille
Un vent d'éternité plein de monts et merveilles
Mais qu'ai-je su ménager d'une si belle corbeille
Qui devant moi craquait de ses sonnantes herbes*

*Je vois les ans d'bier telle une chanson superbe
Une chanson d'arc-en-ciel chanson de mille gerbes
Que pour moi je répète comme on fait d'un proverbe
J'entends l'écho du temps mais le temps ne suit guère*

*Mes vingt ans ont sonné au clocher des hautes terres
Le rêve était ma noce entre ciel et enfer
Je pouvais dans mes mains serrer la lune entière
Mais est-il à ma table le festin de ces jours*

*Le printemps la jeunesse ne sont rien sans amour
Et l'amour c'est la vie en robe de velours...*

JEAN-PAUL FILION

SI LA PLUIE ÉTAIT DE FEU

*Le firmament il en est plein
De ces vautours à faire la guerre
Le temps s'est chargé de venin
Le vent qui vient sent la poussière
Drôle de venin
Drôle de poussière
Sur les gradins de l'univers*

*Dis-moi l'Amour, si la pluie était de feu
Dis-moi l'Amour, où iraient donc les amoureux*

*Des caravanes de robots
Ont affamé les continents
Pour vous charpenter des vaisseaux
Qui font du ciel un océan
Drôle de vaisseaux
Drôle d'océan
Comme des corbeaux
Sur nos vingt ans*

Dis-moi l'Amour, si la pluie était de feu...

*Les abattoirs des capitales
Sont démodés depuis longtemps
On veut to-day comme animal
Meilleur bipède d'un autre sang
Drôle d'animal*

*Drôle de sang
Pour cannibales
De notre temps*

Dis-moi l'Amour, si la pluie était de feu...

*La gueule pendue à leur rideau
Deux gros messieurs burlent à la paix
Deux voix qui montent comme un duo
Mais qui ne se rejoignent jamais
Drôle de duo
Drôle de jamais
Pour deux cerveaux
Un pistolet*

Dis-moi l'Amour, si la pluie était de feu...

*Le monde était rond comme une pomme
Un couteau l'a tranché en deux
Deux morceaux d'monde, deux morceaux d'homme
Ça donne un cocur vide sous les cioux
Drôle d'homme
Drôle de cioux
Qui ont l'opium
D'la guerre aux yeux*

*Dis-moi l'Amour, si la pluie était de feu
Dis-moi l'Amour, où iraient donc les amoureux.*

JEAN-PAUL FILION

LE SÉPARATISTE

MERCREDI, PREMIÈRE JOURNÉE, TRES TARD DANS LA NUIT.

Ce soir, dernière de Tartuffe. Je m'en tire assez bien. C'est le plus difficile rôle de toute ma carrière. A vrai dire, Cléante est mon premier rôle d'importance. Un succès. Nous avons donné cent treize représentations au théâtre Conquistador. Presque aussi bien que Bousille. Vers la cinquantième, « Le comité régional pour le maintien des droits élémentaires de la morale » a fait des siennes. On s'y sentait visé, paraît-il. Notre directeur toutefois n'a pas bronché. Je garde de lui un excellent souvenir. Après le cocktail d'adieu, je suis revenu à ma chambre accompagné de mon ami Hubert qui désirait me parler. Hubert est maintenant secrétaire au Grand Conseil des Arts, ce qui lui donne beaucoup de loisirs. Il relança une fois de plus, et avec brio, la conversation sur « l'importance de la conspiration divine dans le cas du parricide et de l'inceste ». C'est le thème inépuisable de son dernier dada. Hubert, tenace, défend ses idées avec fougue. Il pose clairement les questions et donne rarement le temps à son interlocuteur de réfléchir: ses réponses sont justes, rapides et ses exemples bien choisis. « Pourquoi la folie semble-t-elle avoir été si spontanément chose tragique? — parce qu'on l'associe toujours au sacré — souviens-toi d'Oedipe-Roi et de Shakespeare ». Nous terminons la soirée par un bon gin et une interminable divagation sur la Moira, le Destin et la Providence. — « Rappelle-toi ce vers d'Athalie, Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi? »

Je lui répondis que dans mon cas c'était plutôt le sommeil. Il me quitta vexé. Je me suis couché exténué. Après dix-sept semaines des Tartufferies, on ne se sent plus le même. Demain la grasse matinée. J'irai voir la belle Hélène. Je pense avoir dit à Hubert que je me reposerai trois jours à la campagne. J'aime beaucoup l'auberge du Saint Graal. C'est la meilleure cave de la province.

JEUDI, DEUXIEME JOURNEE, TARD.

Je remets mon voyage à plus tard. Audition pour un nouveau rôle. Nouvel appartement. Journée trop chargée. Rien à écrire.

VENDREDI, TROISIEME JOURNEE, 11h. 30 p.m.

Répétition générale. Fatigue normale.

Je joue maintenant au théâtre de la Révolution et j'écris cette page, installé dans un nouvel appartement. C'est en revenant mercredi avec Hubert que j'ai remarqué, rue Saint-Luc, l'affiche d'un appartement meublé à louer. Je m'y suis arrêté hier, jeudi, après l'audition que je dus passer pour obtenir mon rôle. Notaire de campagne dans une pièce patriotique qui ne gardera pas longtemps l'affiche: le texte, en plus d'être insupportable, est joué par une troupe de passage qui conserve l'anonymat le plus strict et qui donne l'impression de monter sur les planches pour la première fois. Je revenais, costumé en patriote, lorsque j'eus l'idée de voir l'appartement. Il était propre, bien meublé et surtout très bien éclair-

ré. Deux grandes fenêtres donnent à l'intérieur, sur un petit jardin. Bien que le bail qui me lie à mon ancienne chambre de la rue Saint-Mathieu n'expire que le mois prochain, je décidai d'occuper immédiatement les lieux. Quel changement! Entre autre, l'eau chaude. En me démaquillant, ce que je fais chez moi — j'habite à deux pas du théâtre — j'ai découvert que je ne pourrai jamais plus me passer de l'eau chaude courante. Hubert doit me croire en voyage et il n'aura sûrement pas la curiosité de me chercher au théâtre de la Révolution. Surtout lorsqu'il connaîtra le titre de la pièce qu'on doit y jouer. « Patriotes de toujours », une création Tancredè Lalonde, un drame patriotique en cinq actes et quinze tableaux. Je me couchai peu après. C'est alors que je pris conscience du silence. Quel bienfait! Je ne pourrai jamais plus me passer de silence et d'eau chaude. J'habitais aux enfers et je ne le savais pas.

SAMEDI, QUATRIÈME JOURNÉE, DANS LA SOIRÉE.

Je viens d'assister d'une certaine façon à la première des « Patriotes ». Je n'y tiens qu'un tout petit rôle. Celui de Joseph Duquet, aimable garçon, précise le texte, assez grand, mais d'apparence malade, et on me pend au premier acte. Ce fut une catastrophe. Je mourus noblement, avec tout le pathos requis par la circonstance, sans exagérer, mais que faire? Une douzaine de spectateurs qui ne semblaient pas émus quittèrent les lieux avec moi avant la fin du troisième. Le quatrième et le cinquième seront payés, paraît-il, tarif de répétition. Absents, les journalistes. Pour une fois, je rentre tôt.

Je n'ai pas encore le téléphone. On viendra me dire demain si nous devons continuer. Je fus troublé quelques secondes par une réflexion qui au début me semblait sans grande importance: je suis seul au monde. Je constatai qu'en plus d'être le seul à connaître l'endroit de mon nouveau logis, je suis aussi le seul à connaître ma véritable identité. Au théâtre, on ne m'a pas interrogé. Les gens du Révolution sont au fond des aventuriers qui ne fréquentent jamais les artistes du Conquistador. Ici, mon propriétaire crut, en me voyant l'autre jour en costume de notaire 1900, que j'étais commis de banque. La tentation fut trop forte et j'acquiesçai d'un signe de tête. Si bien que lorsqu'il me demanda de signer le registre de la maison, pris à mon propre jeu, j'inscrivis de ma plus belle écriture le nom de mon nouveau personnage: Joseph-Théophile Duquet...

Je pense à Hubert. Il déclare toujours après son premier verre de gin, comme s'il avait atteint je ne sais quelle « aura » délicieuse: « je suis moi-même en plus ». Cette heureuse formule est-elle vraiment de lui?

Remarquez qu'après le deuxième, il tient rarement propos plus brillant et nous sommes plusieurs à constater que dès son troisième, il ne dit plus rien du tout. Je crois qu'à partir de là, il n'est plus lui-même et que s'il devient autre chose, il le devient en moins. Dodo. Je me démaquille et prends un long bain chaud. Merveille! et, conséquence: je mets plusieurs heures à m'endormir. Je me serais couché plus tôt que d'habitude? Surtout parce que ma rêverie ne cessait d'associer librement autour de ces deux idées merveilleuses: « se connaître soi-même en plus » et « je suis seul au monde ». Je m'y ac-

crochais avec la ferveur d'un néophyte au seuil des révélations et des promesses les plus sensationnelles. Je crus, à ma façon, découvrir un instant, la pierre philosophale.

DIMANCHE, CINQUIEME JOURNEE, VERS LA FIN DE LA SOIREE.

On me pend toujours au premier acte. Mourir pour une salle vide, c'est à la longue mortel. J'ai cru comprendre que nous iouerons longtemps comme ça. Bid après bid. Une société secrète à tendances séparatistes « Les compagnons du Sapin Vert » fournit les fonds qui ne font que manquer. « Nous tiendrons » répète l'auteur que je crois illuminé. Pauvre Tancrède. Un vrai patriote! Et Hubert que je n'ai pas revu! Que peut-il faire à cette heure? Avec qui peut-il bien discuter? Avec Hélène peut-être! Ils m'en voudront sûrement de ne pas leur avoir dit que je suis à Montréal. L'auberge du Saint Graal! avec son énorme foyer, sa bonne cuisine, son bar. Ah! si cette pièce pouvait finir.

LUNDI, SIXIEME JOURNEE, 8h.00 p.m.

Relâche au théâtre.

Seul au monde. Je cherche un moyen d'exploiter cette situation exceptionnelle. Hubert saurait me conseiller. Nous nous entendons si bien sur la définition de l'inspiration. « C'est un retrait involontaire de nos inhibitions ». Je crois pour ma part que cette définition explique toutes les réussites. Hubert m'a raconté que, dès son premier verre, il acquiert une lucidité

qui lui fait défaut lorsqu'il est à jeun. L'explication qu'il donne du phénomène n'est pas bête. Tout simplement, prétend-il, parce qu'il n'arrive pas à oublier en temps normal, son corps qu'il exhibe en présence de ses admirateurs comme un écran opaque et déformant. Je me déshabille. Mon costume 1900 me plaît de plus en plus. Je m'endors à l'aide de deux aspirines et je me propose de réfléchir à tout cela demain.

MARDI, 11h.45 p.m.

Toujours à l'affiche. Un journal jaune déclare « Québec rend enfin un grandiose hommage à ses premiers prisonniers politiques ». Cette question ne m'intéresse vraiment pas. Le principal, c'est qu'on ne signale pas ma présence. Je ne pense, toute la journée, qu'à « ce plus de soi-même » et j'en arrive à cette conclusion: le « plus » ne se découvre que lorsque toutes les conditions qui permettent une véritable présence-absence sont réunies.

L'important est de joindre la disparition la plus totale à la conscience la plus aiguë. Premièrement: surmonter l'écueil du temps. Trouver une recette qui permet de prolonger indéfiniment ou presque l'état de grâce.

Deuxièmement: augmenter la marge de sécurité qui sépare le premier du second verre. Retarder l'obligation de renouveler le stimulant.

Troisièmement: voir même si c'est possible de l'éviter. En deux mots: comment y être sans y être, sobrement et pour longtemps? Je m'arrête là. Sincèrement j'aurais le goût d'en-

tendre parler Hubert. Je devrais peut-être avertir Hélène. Après six jours d'absence, ils doivent terriblement s'ennuyer. Surtout, grand besoin de sommeil.

MERCREDI, HUITIEME JOURNEE, EN FIN DE SOIREE.

Je suis ailleurs.

Les méditations des derniers jours me passionnent à un point tel que je sens naître en moi presque du dédoublement. Sur la scène, lorsqu'on me pendit ce soir, le patriote en moi donnait sa réplique machinalement, pensant à ses amours et je sentis comme une libération. L'acteur cédait la place au philosophe. Je passe la journée à étudier les différentes façons de disparaître. S'absenter n'est pas si simple. Le suicide en est la façon la plus radicale. Les Japonais sont ceux qui utilisent le plus fréquemment cette méthode expéditive. Les accidents d'automobiles sont souvent causés par une intention déguisée de se brûler la cervelle. L'alcool, les soporifiques et les stupéfiants sont les véhicules communs de l'absence. Ce qui tue en eux le charme. Disparaître à la façon de tous n'a rien de glorieux. J'élimine la rêverie qui se sert beaucoup plus souvent de nous que nous ne l'utilisons vraiment. Les livres sont appréciés au même titre que les voyages lorsqu'il s'agit de ne plus être là. On en revient toujours plus insouciant et moins sincère. S'en aller à la campagne sans avertir, ou, plus loin à Paris, (y emporter un bon livre) sera toujours d'une grande banalité, d'une gratuité désespérante et au fond très peu digne de l'écrivain normal, d'avant-garde et engagé. J'arrête ici ma concentration. J'essaye de lire la « Présence Totale », un livre

qu'Hélène m'a prêté. Trop difficile. J'aimerais mieux un roman policier. Trois heures sonne. J'éteins et je quitte à regret mon costume 1900 qui m'allait à ravir.

JEUDI, NEUVIEME JOURNEE, 11h.45 p.m.

Je rentre mon petit numéro fini. Je reprends avec ardeur ma réflexion sur le voyage intérieur. Dans cette catégorie, je range la volupté. La « petite mort » disent si joliment les gens vulgaires. C'est le contraire de la disparition. Cette façon subtile de se tenir tout entier à la surface de soi-même requiert une habile préparation, pour ne pas dire une ascèse et ne produit qu'imperceptiblement les modifications tant attendues de la réalité. Ça ne s'improvise pas et ça ne peut durer. Conclusions: perdre le nord ne produit pas l'absence véritable. Simulacres et succédanés de l'évasion pure. Le suicidé s'encombre d'un cadavre, les stimulants ne produisent qu'une perte momentanée de la conscience et les voyages rendent l'imagination inutilisable en encrassant la mémoire. Je ne suis plus au monde depuis huit longs jours. Est-ce qu'on me recherche? Je décroche à regret ma barbe postiche et je dors.

VENDREDI, DIXIEME JOURNEE, DANS LA SOIREE.

« Nation cruelle et sauvage, en surpassant dans ce malheureux pays les atrocités des siècles de la barbarie, il manque encore quelques choses à votre joie — la torture ». La barbe! Vous imaginez le reste. Je récite ma lamentation avec une compassion simulée qui déclanche à deux ou trois reprises un léger

frisson chez les spectateurs. Je rentre en vitesse content de retrouver mon cahier. Pour réaliser une présence-absence véritable, la disparition doit s'accomplir aux yeux de tous, ne laisser aucune trace et s'accompagner de la présence à soi-même et aux autres la plus pure. Je cessai d'écrire et je relis au hasard mon journal. Une réponse manque encore à mon plaisir: est-ce Hélène ou Hubert qui s'inquiète le plus de mon absence? Je le saurai demain. Satisfait je me plongeai dans le sommeil du juste.

SAMEDI, 10h.30 p.m., DERNIERE JOURNEE

Les « Patriotes » abandonnent. Quel soulagement. La pièce fut dénoncée et interdite. Si j'ai bien compris, parce que l'auteur au cinquième acte nous enterrait tous dans un cimetière catholique. Ce n'est pas conforme, paraît-il, à l'histoire. Je ne me laisse pas déranger pour si peu. Depuis deux jours littéralement, je trucule. Le mot n'est pas trop fort. Je savoure chacune des minutes de mon nouvel état. Je suis moi-même en plus. Je ne sais si le plaisir de ne plus y être l'emporte sur celui d'y être encore. Le plus intéressant, c'est de demeurer au centre de son absence, d'en être l'instigateur unique (sans oublier le rôle important des dieux, selon Hubert, ou de la Providence, selon Hélène) et de partager à partir de là avec son entourage l'émotion que peut engendrer l'annonce de son propre départ. Goûter au plaisir renouvelé que provoquent les réactions variées que savent exprimer les gens lorsque vous décortiquez avec eux l'insolite quotidien. Aussi bien dire tout de suite que chez plusieurs la surprise causée par ma disparition

a été accompagnée de signes certains de délivrance et chez d'autres (on me l'a dit de quelques camarades) d'un malaise à l'intérieur duquel je pus déceler une joie trouble assez mal dissimulée. Il est évident que dans les deux cas, je profiterai de l'avantage de ma situation et je saurai provoquer à mon retour les réactions contraires et les réparations qui s'imposent. La grandeur de mon entreprise: disparaître et demeurer le maître. Plaisirs des dieux! Pouvoir contrôler à partir de cette distance intérieure l'impression produite dans le milieu par le prolongement excessif de son silence.

Incapable de m'endormir. Je décide, vers minuit, d'aller faire un tour à l'ancienne chambre que légalement j'occupe encore. Quelle maison sordide! A peine arrivé sur le palier du troisième, je vis émerger de la pénombre le visage blême et ravagé de mon ancien concierge. Je me rappelai ce mot d'Hubert « le spectre peut très bien être le diable ». Le bonhomme avança jusqu'à moi son balai à la main. Il attendit visiblement que je parle.

« Je viens pour monsieur » m'empressai-je de dire en désignant la porte de ma chambre, décidé de jouer le jeu jusqu'au bout. Il eut une brève hésitation. « Ah » finit-il par ajouter. Quel plaisir, il ne me reconnaît pas! Le vieux s'approcha plus près encore. J'entendais grincer le sable sous ses pantoufles éculées. Il m'examina, me fixant de son oeil gauche — l'autre est de verre, me rota presque au visage et me dit, rassuré par mon allure de petit fonctionnaire: « Vous le connaissez? » Imaginez ma joie! Je répondis: « Je ne l'ai pas vu depuis Tartuffe ». Ma phrase eut son effet. Le bonhomme de-

vint grave et s'approchant si près que je dus faire un pas en arrière. « Vous connaissez son ami, monsieur Hubert? » Je pris un air étonné pour dire « Ah! vous connaissez Hubert ». Je jubilais. Le concierge ne bronchait plus. « Mêlé dans ses idées », me disais-je. Trop de gin, j'en étais sûr, et je reculai encore.

Le palier du troisième est si sombre et si petit; quelle maison! — comment ai-je fait pour y vivre si longtemps! — que celui qui pourrait voir la scène se croirait au théâtre. Nous attendions Godot! Comment l'empêcher de me souffler au visage? J'appuyai ma main sur sa poitrine. Ne pouvant plus reculer, je fis un pas vers l'escalier. Le bonhomme qui me dominait d'une marche s'appuya sur son balai, « Ce sera long », pensai-je, rota et me dit visiblement ému « Monsieur Hubert le cherche encore ». Très curieux d'entendre pleurer sur soi comme s'il s'agissait d'un tiers. Je descendis quelques marches à reculons. Il ajouta « Monsieur Hubert ne l'a pas vu depuis Tartufle ». Je le repris: « depuis Tartuffe ». Il se pencha en avant, me saisit à la gorge, (le bouton de mon faux col 1900 vola en l'air) et lança à tue-tête en me regardant fixement « Ils ont averti la police ». Je réussis à me dégager, décontenancé par une telle explosion, si subite qu'une porte s'ouvrit au deuxième, jetant une lumière étrange dans le vieil escalier. J'eus à peine le temps de dire « Vous allez réveiller les chambreurs » qu'une énorme personne en robe de chambre de satin bleu pâle se pencha sur la rampe et cria vers le premier à pleine voix « Tu viens avec ton balai? » Elle claqua la porte et disparut dans son antre. Nous fûmes replongés dans le noir. « C'est ma femme » me souffla le concierge à l'oreille. Du mauvais gin en

plus, me disai-je. Nous atteignimes la dernière marche. Je lui demandai « Pourquoi la police? » — « Monsieur Hubert croit que monsieur (il s'agissait de moi) s'est fait des ennemis avec son Tartufle et pense que les gens se sont ligués de contre lui pour le faire disparaître ». Je dus me retourner pour étouffer mon rire. La porte se rouvrit à nouveau. Nous fûmes éblouis par une trop forte lumière rapidement masquée par l'ombre énorme de madame qui, en nous apercevant, eut peur. Elle vociféra un splendide « Et ton balai! » qui se répercuta dans toute la maison. « Elle joue pour le poulailler » pensai-je. Et je compris que son cri lui permit de se ressaisir, ce que font les enfants qui chantent dans le noir. Le concierge, en me désignant « C'est un ami de... il rota, de l'ami de monsieur Hubert ». Elle se confondit en excuses. Sublime! entendre parler de soi à la troisième personne. Ils échangèrent un regard. Elle demanda à voix basse en levant son pouce vers le plafond « Il n'est pas revenu? » Oh merveille, elle non plus! Je répondis par un « non » rapide, curieux de l'entendre raconter. « Disparu », me dit-elle, la voix gonflée par l'émotion et en haussant les épaules. « Même qu'à son théâtre du Conquérant (elle mêlait Conquistador et Conquérant, ce que je trouvais bien drôle), ils ne l'ont pas revu. C'est le gars de la Presse... » Elle ne termina pas sa phrase. Le silence se prolongeait. « C'est ça qu'il nous a dit » reprit le concierge. Les journalistes! Je faillis dire « Ça ne peut mieux aller ». « Ça arrive chez les artistes » dit la concierge en détournant la tête et en essuyant une larme sur la manche de satin. « Même que ça ne restera pas là » commença de dire le bonhomme... « Les journalistes ont pris des photos », continua sa femme. « Ah! » fut tout ce que

je pus dire tellement j'étais comblé. « On l'avait vu dans Tartuffe » dit-elle. « Tartuffe » reprit le mari, et il regarda de mon côté. « Il nous a eu des passes » poursuivit la dame bien lancée sur un sujet qui lui tenait à coeur. « Quel acteur » ajoutai-je sans insister. La conversation s'étira. J'y entendis mon premier éloge funèbre. Curieux mélange extrait du journal à sensation, du potinage de commères, et je crus reconnaître de temps à autre quelques citations signées Hubert. La dame était plus loquace que le mari. Elle me raconta ma vie par le détail. Toute la vérité... sur soi-même. Lorsqu'elle me compara à Jean-Louis « Béraud » entre autre, j'eus la décence de protester. Tout y était romancé à partir d'objets insignifiants qu'elle avait vus dans ma chambre. Elle pleura à deux reprises et fit avec éloquence le procès des « sociétés à morales » qui avait « plané » de me faire tant de mal. Satisfait, je la laissai à son ménage et le concierge par déférence m'accompagna jusqu'au premier. Avant de le quitter, je trouvai une façon habile de glisser dans la conversation le nom de leur fille Hélène que je trouvais fort jolie et qui me vouait en retour un culte illimité. J'étais un dieu pour elle. Je dois avouer que je ne pris jamais au sérieux son innocente admiration. Je m'amusai même un peu d'elle à l'occasion parce qu'elle avait toujours très peur de monter à ma chambre à l'insu de ses parents. Le nom prononcé fut suivi d'un silence implacable mais de courte durée.

Je rentrai chez moi en vitesse foudroyé par la honte et je vomis à m'en arracher le coeur, tout ce que j'avais pris depuis deux jours. Mon premier geste fut de jeter à l'incinérateur mon abominable journal. Je n'oublierai jamais le regard du

concierge lorsque je lui parlai de sa fille. Incapable de retenir ses larmes, il m'expliqua qu'à l'annonce de « ma disparition — c'est donc qu'il m'avait reconnu — elle avait essayé de se trancher la gorge. J'avais atteint le fond de toutes les solitudes. Il ajouta, secoué par un profond sanglot, qu'il avait reconnu, dès le début, mon pas dans l'escalier. Le brave homme s'excusa de tout me raconter, lui ayant juré « de ne jamais me faire de peine ». « Elle est à l'hôpital; sa mère, qui n'est pas au courant, la pense en vacances, chez mon frère ». Il se reprochait amèrement de manquer à sa promesse, incapable, disait-il « de jouer sa séance plus longtemps ».

N'en pouvant plus, je courus au premier téléphone. Hubert que je rejoignis se confondit en excuses. « Ce n'était pas gentil de partir sans t'avertir... mais que veux-tu... nous nous sommes mariés en vitesse et nous n'avons pas eu le temps de t'écrire... Hélène est une femme adorable... son père t'a-t-il fait notre message? » Je raccrochai. Suffoqué par la nausée, je me mis à trembler de tous mes membres. J'avais reçu du vieux une leçon qui dépassait tout ce qu'on m'avait enseigné au conservatoire. Il avait tout inventé.

GILLES DEROME

Imprimé au Canada
Printed in Canada

La Revue reçoit sur rendez-vous à la

GALERIE CLAUDE HAEFFELY

**3445, rue Peel
Montréal**

eaux-fortes — bois gravés — lithographies
pastels — dessins — reliefs en cuivre et en zinc
artistes canadiens et européens.

•
téléphone: 845-7412
•

AMÉRIQUE FRANÇAISE

est distribuée par

Les Éditions du Jour

3411, rue Saint-Denis

Tél.: VI. 9-2228